

Gérard Bouchard. *Mistouk*, Montréal, Boréal, 2002. 509 p.

Sophie Coupal

---

Volume 3, numéro 1, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024624ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024624ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Coupal, S. (2002). Compte rendu de [Gérard Bouchard. *Mistouk*, Montréal, Boréal, 2002. 509 p.] *Mens*, 3(1), 117–120. <https://doi.org/10.7202/1024624ar>

**Gérard Bouchard. *Mistouk*. Montréal, Boréal, 2002.  
509 p.**

La critique a été plutôt douce avec Gérard Bouchard lors de la parution de son premier (et, selon Bouchard lui-même, dernier) roman. *Mistouk* a été salué comme une œuvre importante et impressionnante par la quantité d'informations qu'elle fournit sur la vie des premiers colons du Saguenay au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que l'hommage rendu à la vie difficile de ces pionniers et pionnières a de quoi toucher les lecteurs contemporains attachés aux confort de la vie moderne. De plus, l'immense somme de travail investie dans ce roman saute aux yeux dès les premières pages et incite au respect. C'est néanmoins la présence un peu trop forte de l'historien derrière l'écrivain qui m'incite à émettre une note discordante dans ce concert d'éloges, car la richesse en détails de l'ouvrage ne suffit pas à faire oublier l'omniprésence agaçante du narrateur, les enchaînements mécaniques et le manque de finesse des personnages.

En fait, c'est justement la surabondance de détails et d'anecdotes qui empêche le roman de bien prendre son envol. Le développement de l'intrigue et des personnages est subordonné à la chronique complète d'une région et d'une époque. Aussi, il devient de plus en plus difficile de s'intéresser aux pérégrinations du personnage principal, ce Méo qu'on nous présente presque exclusivement à travers la perspective d'un narrateur omniscient. En effet, les dialogues sont peu nombreux et souvent très courts dans *Mistouk*, avec pour résultat que la grande majorité de l'information sur les personnages, leurs sentiments et leurs  tats d' me passe par le narrateur plutôt que par leurs propres paroles. On perd ainsi beaucoup de nuances dans les relations interpersonnelles. C'est que le narrateur préfère prendre son lecteur par la main et lui dire exactement ce qui se passe plutôt que de le laisser décou-

vrir les choses par lui-même. Par exemple, la relation trouble entre Méo et son père a à peine été touchée qu'on nous annonce déjà qu'elle s'est rompue :

À la fin du mois d'août, [Méo] annonça son départ pour les États-Unis. [...] Joseph réagit très mal, s'opposa au projet, et un soir à table il s'emporta. Méo laissa passer l'orage et demeura longtemps silencieux, la tête dans son assiette. C'était la première fois qu'un différend les dressait l'un contre l'autre et tous comprenaient qu'entre le père et le fils, quelque chose se défaisait. (p. 323).

Le narrateur remarque ensuite : « À compter de ce jour, la vie a vraiment bifurqué aux Chicots. Le bonheur s'y est fait plus rare » (p. 324). Ainsi, on peut dire que la déchirure de la relation père-fils est un moment important du récit, d'autant plus que le roman s'ouvre sur le retour précipité de Méo au chevet de son père mourant (il arrivera, bien sûr, trop tard). Pourquoi alors nous en expédier le récit en cinq lignes bien concises qui n'expliquent rien de la colère de Joseph ? Ce dernier, comme le remarque Méo, a fait la même chose plus jeune et c'est même aux États-Unis qu'il a fait la rencontre de Marie, sa femme. Que Joseph se soit lui-même brouillé avec son père pour les mêmes raisons qui l'opposent à Méo ne fait qu'ajouter à la confusion : ne serait-il pas, au contraire, tout à fait à même de comprendre les aspirations de son fils ? Il semble que non. Évidemment, personne n'est à l'abri des contradictions. Mais on n'en saura pas plus.

Cette économie dans l'écriture finit par coûter cher, au fur et à mesure que décroît l'intérêt pour une « intrigue » développée avec peu de subtilité et dont les enchaînements laissent parfois à désirer. Des phrases comme « C'est ce soir-là que Moïse parla » (p. 302) ou « Tout en continuant à pelleter, [Joseph] se confia à son fils » (p. 86) signalent lourdement au lecteur une digression à venir. Une fois de plus, l'auteur ne

laisse rien au hasard, disposition qui se remarque également dans la description méthodique de certains groupes de personnages (une famille, un village), où chacun est présenté l'un à la suite de l'autre. Curieusement par contre, toute forme de logique est abandonnée lorsqu'il s'agit d'ajouter la « couleur locale » à l'aide d'un vocabulaire populaire. On s'épuise en vain à trouver pourquoi l'auteur choisit de mettre « s'époumoner » entre guillemets, mais pas « attriquée » (p. 69) ou « souigne » (p. 180) !

Bouchard surprend malgré tout par un humour efficace et quelques passages particulièrement bien tournés. Qu'on en prenne pour exemple cette description d'un bordel : « De divers coins du Lac, jeunes et moins jeunes venaient épouser pour quelques heures l'une ou l'autre de ces demoiselles, moyennant un modeste précipt que l'on pouvait régler en nature, pour rester dans l'esprit de la transaction » (p. 366). On se souviendra également de la descente de rapides improvisée sur la rivière Saguenay où des touristes confiants finissent par hurler leur terreur au fond d'un canot dirigé par Méo et son ami Moïse (p. 307-311). Le talent de conteur de Bouchard se manifeste surtout à travers les descriptions, néanmoins souvent ponctuées de malencontreux clichés, comme ces « silhouettes de vieux chefs indiens dressés sur des promontoires rocheux, qui guettaient le vent et les étoiles, immobiles et silencieux, leur regard embrassant le ciel comme s'ils interpellaient l'univers » (p. 249). Ce type de lyrisme romantique se remarque également dans la composition des personnages, qui penchent souvent vers l'archétype. On retrouve bien sûr l'Indien (Moïse), le Colon (Joseph), mais aussi la Mère canadienne-française (Marie), qui inaugure d'ailleurs une série de personnages féminins plus déprimants les uns que les autres.

En effet, entre la mère qui se désole et la belle qui attend, on a fort à faire pour trouver une femme intéressante

dans *Mistouk*. Mathilde la rebelle, la sœur de Méo, était promiseuse ; son caractère fougueux aurait pu l'entraîner hors des sentiers battus. Mais à partir du moment où elle s'amourache (sans qu'on sache pourquoi) de Moïse, elle s'engage sur une pente descendante qu'elle ne remontera pas. L'auteur ajoute d'ailleurs une touche imprévue au stéréotype de la femme-forte-qui-dans-le-fond-est-fragile : elle est un peu idiote ! C'est ce qu'on voit lors d'une assemblée électorale à laquelle elle s'invite de force : « Mathilde, elle, était déchaînée, reprenant les slogans des deux partis comme si elle n'y comprenait rien. Elle s'attirait des regards agacés ; Joseph essayait en vain de la contenir » (p. 385). C'est que, dans *Mistouk*, les femmes s'élèvent plus souvent qu'autrement dans l'attente ou le sacrifice. En témoigne le pénible pèlerinage de Marie pour sauver l'âme de Mathilde, qui refuse la voie religieuse que sa mère avait choisie pour elle. De la même façon, Julie, la « promise » de Méo, passe le roman à attendre le retour de son homme qui, pendant ce temps, sème à tout vent. Le pauvre a d'ailleurs fort à faire pour se dégager de toutes ces femmes qui cherchent à se l'attacher : Selma, Julie, Senelle. En fait, ce n'est pas tant la teneur des personnages féminins qui dérange que leur manque flagrant de complexité. Méo lui-même n'échappe pas à ce phénomène. Personnage à la Forrest Gump, qui a participé activement à presque tous les événements importants de son temps, il sert surtout de prétexte à l'auteur pour naviguer à travers sa chronique d'une époque. *Mistouk*, roman fort intéressant d'un point de vue historique, demeure somme toute assez pauvre en ce qui concerne le plaisir de lire.

Sophie Coupal  
Département de langue et littérature françaises  
Université McGill